

A SÉBASTIEN FALARDEAU

Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis de Parme

I

Quand l'aigle est fatigué de planer dans la nue,
Retraversant l'espace en son vol triomphant,
Il revient se poser sur la montagne nue,
Qui tressaille d'orgueil en voyant son enfant !

Peintre, tu nous reviens ainsi que l'aigle immense
Qui, suspendant soudain son gigantesque essor,
Avant que dans les cieux sa course recommence,
Se repose un instant pour disparaître encor.

Arrivé tout à coup des sphères immortelles,
Où sans craindre leurs feux tes pieds se sont posés,
Tu resplendis encore, et l'on voit sur tes ailes
La poudre des soleils que ton vol a rasés.

II

Un jour, jeune inconnu, sentant dans ta poitrine
Couvrir du feu sacré l'étincelle divine
Et ton destin se révéler,
Tu dis : Quittons ces lieux aux muses trop acerbes !
A moi le large espace ! à moi les monts superbes !
Je suis aigle, je puis voler !

Et tu partis. Longtemps la foule indifférente
N'osa, même des yeux, suivre ta course errante.
Comme un oiseau perdu dans l'air,
Nos rives t'oubliaient, lorsque la renommée
A ta patrie toujours si tendrement aimée
Jeta ton nom dans un éclair.

Enfin, tout enrichi des trésors du vieux monde,
Où la gloire, enchaînant ta palette féconde,
T'avait trop longtemps retenu,
Tu reviens visiter, après seize ans d'absence,
Le vieux foyer béni qui t'a donné naissance :
O peintre, sois le bienvenu !

III

Mais, confiant dans ton étoile,
O noble fiancé des arts,
Demain tu remet à la voile
Pour le vieux pays des Césars.
Tu retournes au champ fertile
Où croît le laurier de Virgile,
Où dort le luth d'Alighieri ;
Florence, la ville artistique,
Réclame ton pinceau magique
Et ton talent qu'elle a mûri.

Va ! quitte nos climats de neige !
Pour toi trop sombre est notre ciel ;
Il te faut le ciel du Corrège,
Le ciel d'azur de Raphaël ;
Il te faut la douce Ausonie,
Ses horizons pleins d'harmonie,
Ses chants, ses échos, ses zéphyrus ;
Il te faut ses blondes campagnes,
Ses bois, ses fleuves, ses montagnes,
Ses chefs-d'œuvre, ses souvenirs !

Va ! poursuis ta noble carrière !
Jusqu'au sommet porte tes pas !
Tu ne peux rester en arrière :
Ta gloire ne t'appartient pas !
Ouvrant l'essor à ton génie,
Va cueillir la palme bénie
Qui doit un jour ceindre ton front.
Pars ! et nos rives étonnées,
En contemplant tes destinées,
Avec orgueil te nommeront !

LOUIS FRÉCHETTE.

Québec, juillet 1882.

LES

GIBOULÉES DE LA VIE

PAR

Mme CLAIRE DE CHANDENEUX.

PREMIÈRE PARTIE

X

(Suite.)

En vérité, elle avait parlé malgré elle, emportée par le courant de son émotion. Quand elle s'en souvint, elle se prit en pitié.

—Je n'ai plus de caractère, dit-elle tristement. Ma bonne Thérèse, pardonnez-moi de vous avoir entretenue de telles misères. Elles obscurcissent votre ciel sans éclaircir le mien. Je devrais être assez familiarisée avec elles pour les porter sans défiance.

—Ne vous repentez pas, dit Thérèse, qui se rapprocha d'elle, si cet entretien a pu vous être un allègement.

—J'ai cédé à une surprise du cœur, à une illusion... que sais-je ? Il me semble que cette femme morte dans l'esprit de M. de Pernissan, morte sous votre douce influence, ma vie serait transfigurée... Vous n'avez pu, chère amie, vous prêter une seule minute à ce jeu qui m'eût sauvée.

Thérèse fit un geste pour l'interrompre, mais elle continua quand même.

—Ce n'est point à votre radieuse franchise qu'il faut confier

ces guérisons délicates, où le médecin se compromet juste assez pour amener son malade au point où il le veut, et dégage ensuite toute sa responsabilité.

Cette rentrée déplut à Thérèse, que son amie venait à la fois d'émouvoir et de désillusionner. Certes, tant de confiance avait pu la toucher, mais elle sentait que la femme qui s'était ouverte ainsi venait de baisser d'un degré dans son enthousiaste affection.

Sidonie ne le devina peut-être pas, car elle ajouta avec l'ébauche d'un sourire :

—Vous êtes une sainte !... Les saintes ne regardent jamais à leurs pieds. Vous ne me rendez pas mon mari.

Ces étranges discours prononcés d'une voix émue, la bouche amère, les yeux gonflés, renversaient toutes les idées que l'expérience de la jeune femme avait pu se former de la jalousie et du mariage.

Un tel mélange d'amour, de calcul, de confiance et de désolation ne lui paraissait compatible ni avec la dignité conjugale ni avec le respect de soi.

Et pourtant Sidonie paraissait si convaincue !

—C'est peut-être parce que je n'ai jamais aimé, pensa naïvement Thérèse.

Sidonie avait essuyé ses yeux et rétabli, tant mal que bien, l'équilibre toujours fort compromis de sa coiffure.

Elle embrassa madame de Thièblemont avec un redoublement de chaleur, sans paraître remarquer la réserve du baiser qui lui fut rendu.

—Allons, dit-elle, en prenant congé, pardonnez-moi d'avoir attristé ce charmant visage. J'ai été entraînée. Les anges de votre espèce n'entendent rien à ces misères-là !

—Taisez-vous, louangeuse ! sourit Thérèse, qui préférait dédaigneusement tourner en raillerie les insinuations hasardeuses de son amie ; vous qui ne demandez rien moins qu'un travail de démon !

—Un travail que vous pouviez accomplir sans noircir une de vos blanches ailes !... C'est là une besogne angélique, ou je ne m'y connais pas, conclut Sidonie.

XI

Ce soir-là, madame de Sandry recevait ses amis avec un soupçon de solennité en l'honneur d'une élégante volière bleue et or qu'elle inaugurerait dans le jardin de son hôtel.

Un de ses arrière-petits-cousins, de retour des Antilles, lui avait envoyé plusieurs ravissants petits oiseaux aux ailes de pourpre, au bec noir, aux yeux diamantés, montés sur des mignonnes pattes grêles comme un fil d'archal, qu'il fallait loger avec tous les égards qu'exigeaient leur origine et leur délicatesse.

M. et madame de Thièblemont, M. et madame de Pernissan, madame Albine, un vieux marquis, une comtesse entre deux âges, une visiteuse de province avec ses trois filles, un vicair de Saint-Thomas d'Aquin, et les fils d'un président de cour, commensaux ordinaires de la douairière, se réunirent curieusement devant la cage coquette, vaste, aménagée comme un parc de grande dame avec des fleurs, des arbres en miniature, une grotte et un bassin.

Et c'étaient des cris d'admiration.

Le coin fleuri où l'on avait construit la volière était éclairé par une sorte de lustre rustique suspendu à la maîtresse branche d'un catalpa. Le reste du jardin demeurait dans l'ombre.

Ce fut de cette ombre que les yeux errants de Thérèse virent émerger une figure brune, pâle et souriante, qui avait bien des fois troublé son souvenir avec des alternatives de joie secrète et de dépit sans motif.

Le jeune homme qui s'avancait, précédé d'un domestique, et qui, reconnu aussitôt par la douairière, ne fut pas même annoncé, ne jeta pas, cette fois, autour de lui, ce regard avidement anxieux qui avait marqué son entrée dans le salon de madame Albine.

Il ne paraissait chercher personne, sa déconvenue de la veille l'ayant mis en garde contre des rêves semblables. Il n'attendait plus que du hasard la rencontre de sa mystérieuse apparition de la chapelle.

Thérèse, par un mouvement instinctif, se retira au-delà du cercle lumineux qui enveloppait les invités. Seule, appuyée à un tronc d'arbre, à demi cachée par une flottante floraison de volubilis, elle entoura le jeune peintre d'un regard scrutateur.

C'était bien celui qu'elle avait entrevu dans le demi-jour du sanctuaire. Ce visage énergique et jeune, tourné vers elle, priait alors comme il souriait ce soir.

Cette taille, dont la souplesse seule se laissait alors deviner sous la blouse blanche de l'artiste, développait maintenant, sous l'habit noir, sa robuste élégance.

Les cheveux noirs avaient des ondulations, les fines moustaches une courbure qu'elle s'étonna de retrouver nettes et fidèles dans son souvenir.

Elle aussi l'avait bien vu, cet inconnu hardi et charmant, pendant ce rapide quart d'heure. Le retrouver, elle se l'avouait en palpitant, était une joie étrange qui faisait affluer le sang à son cœur et à ses tempes.

M. de Thièblemont s'était promis quelque révélation de la rencontre de Thérèse et de M. Landey. Le doute qui hantait son cerveau devait en être, à son sens, fortifié ou éclairci.

Madame de Sandry aurait voulu causer à sa petite amie ce qu'elle regardait comme une heureuse surprise.

La retraite subite de Thérèse déconcerta ces beaux projets. Le baron ne vit pas la rougeur de sa femme, la douairière la chercha vainement des yeux, et madame Albine se demandait où donc elle s'était envolée quand, la visite à la volière terminée, tout le monde revint au salon.

La douairière était joueuse. Les tables de whist, chez elle, ne chômaient jamais, car elle avait le talent de familiariser ses intimes avec sa passion dominante.

On jouait depuis un grand quart d'heure déjà, et Thérèse n'avait pas paru. Le baron, assez dépité, quoiqu'il n'y parût absolument pas, restait poliment cloué en face de sa vieille amie. Le fils aîné du président et madame de Pernissan complétaient le quatuor.

À côté, la provinciale, le vicair de Saint-Thomas d'Aquin, M. de Pernissan et la comtesse entre deux âges se livraient avec plus de modération que leurs voisins aux émotions du jeu.

Un jeune homme à marier et les trois jeunes filles feuilletaient bien sagement des albums.

Dans un coin du salon, le vieux marquis, toujours galant, coquetait avec madame Albine. Celle-ci, d'un geste encourageant, avait appelé le jeune peintre pour l'admettre en tiers dans la conversation.

On entendait dans le boudoir le petit bruit réjouissant d'argenterie et de porcelaine qui précède le moment du thé.

Thérèse, ensevelie dans l'ombre du jardin, voyait, par les

fenêtres grandes ouvertes à l'air chaud de la nuit, le va-et-vient du salon.

Tant que M. Landey demeura debout, mêlé à tel ou tel groupe, causant avec la douairière ou penché sur l'album des jeunes filles, elle prit un bizarre plaisir à le suivre, à étudier ses manières et jusqu'au son de sa voix, dont quelques éclats pleins de gaieté arrivaient sous les arbres.

Lorsque, sur l'appel de madame Albine, il vint s'asseoir entre elle et le vieux marquis, un pli raya son front.

Elle le vit s'incliner avec grâce vers la créole ; les voix baissèrent, et rien de la conversation ne s'envola plus par les fenêtres.

L'entretien sembla devenir plus intéressant ou plus intime : le trio tournait en duo. Peu à peu l'on vit osciller la tête du vieillard, que le silence des joueurs plongeait dans un demi-sommeil.

Madame Albine et le peintre causaient toujours.

Thérèse se leva, marcha droit au salon et s'arrêta frissonnante sur le seuil. Le mouvement qui la jetait ainsi en avant était si impérieux qu'elle n'en raisonnait pas la puissance.

Elle avançait comme s'il n'y avait eu en ce moment pour elle d'autre intérêt au monde que de séparer l'artiste de la créole.

Elle s'arrêta comme si l'entreprise lui eût tout à coup semblé impossible.

Madame Albine se renversait en riant derrière son éventail, de façon à cacher quelques secondes à son interlocuteur l'éclat de ses yeux brillants.

Ce fut pendant cette mimique coquette que le regard de Camille rencontra celui de Thérèse, toujours debout à l'entrée du salon.

Une exclamation mourut sur les lèvres du jeune homme, et il se leva d'un bond si vif que tout le monde se retourna.

Il était déjà devant Thérèse, la sautant avec un mélange de respect et de surprise auquel M. de Thièblemont ne se trompa pas.

—Il ne la connaît pas ! se dit-il, et il fit paisiblement une invite.

Madame de Sandry, contre son ordinaire, négligea d'y répondre.

—Là ! s'écria-t-elle, voilà ma diplomatie couronnée de succès ! Mon cher peintre, remerciez-moi, s'il vous plaît, quand je vous rends la belle Espérance que vous croyiez perdue.

Autant en emportait le vent. Camille n'entendait pas ou ne voulait pas entendre. Il regardait, en revanche, à plein cœur.

—Mademoiselle ! dit-il enfin à Thérèse. l'homme inconnu n'ose pas vous bénir, mais l'artiste en a le droit. Quand je vous retrouve enfin, ne me refusez pas la douceur de vous dire : « Je vous dois le succès. »

« Mademoiselle ! » Comme il se trompait ! Elle voulut sourire, et ce fut un soupir qui lui vint aux lèvres.

Devant tous les regards qui se tournaient vers elle, Thérèse reprit une apparence de tranquillité.

—Le hasard qui m'a faite votre Espérance, monsieur, dit-elle, n'aura plus rien à voir dans vos affaires désormais. Le talent que vous avez révélé suffira pour grandir votre succès... et j'y applaudirai sincèrement.

Elle voulut faire quelques pas, mais l'immobilité du jeune homme la retint. Il restait là, franchement heureux, lui exprimant avec une volubilité émue sa joie d'avoir réussi à la peindre, plus encore que son orgueil d'avoir été acclamé du public.

Elle écoutait toute charmée, et déjà on ne les remarquait plus.

Le vieux marquis, réveillé, s'était réarmé de madame Albine. Madame de Sandry réparait la faute stratégique qu'elle avait commise. M. de Thièblemont se pencha sur ses cartes. M. de Pernissan regardait dans le vide et jouait terriblement mal.

Depuis deux jours, du reste, le bel Horace vivait comme les écrevisses marchent, à l'envers du sens commun.

Les portes du boudoir s'ouvrirent. Les domestiques roulerent les tables à thé dans le salon. Madame Albine, suivant sa complaisante habitude, se leva pour le servir.

M. Landry offrit son bras à Thérèse, et, doucement, sans qu'elle parût vouloir s'y opposer, descendit le perron et l'emmena vers la volière.

Le lustre rustique qui se mourait jetait autour du grand catalpa une clarté intermittente. Parfois l'ombre subite envahissait ce coin fleuri, puis la lumière renaissait pour s'abaisser encore.

Les généralités n'étaient plus possibles entre eux.

—Ai-je bien tenu ma promesse ? interrogea tout à coup le jeune homme.

—Comment en avez-vous pu accomplir cette merveille ? demanda-t-elle à son tour.

—Vous étiez restée dans ma pensée aussi vivante que le jour... où je vis. Cette entrevue rapide, bizarre, était pour moi une lumière. A vous allait mon inspiration, comme de vous devait me venir la réussite. Et vous vous étonnez que je vous garde un culte enthousiaste !...

—Mais pourquoi le livrer au public, ce souvenir ? Le respect et l'enthousiasme ne sauraient-ils donc marcher de pair dans une imagination d'artiste ?

—Oubliez-vous que je ne savais rien de ma gracieuse inspiratrice ? Et n'était-ce pas le seul moyen qui me fût permis pour me rapprocher de vous ?... de vous, dont j'ignorais même le nom.

Il s'arrêta et sourit.

—Ce nom, je l'ignore encore.

—Thérèse, murmura la jeune femme.

—Thérèse ?... répéta-t-il avec un accent qui était à la fois une caresse et une interrogation.

Elleaffermit sa voix pour ajouter :

—Baronne de Thièblemont.

—Pardonnez-moi, madame, dit-il avec une subite tristesse ; ma curiosité me coûte une folle et dernière illusion !

Le lustre jeta une brusque lueur et s'éteignit.

—Rentrons, monsieur, dit vivement Thérèse.

Sans protester, le jeune homme se dirigea vers la maison d'où venait un bruit de voix animées.

Madame Albine, une tasse de thé à la main, semblait les attendre au bas du perron, sondant le jardin d'un regard perçant.

—Chère, madame, dit-elle à Thérèse, tandis que vous vous promeniez dans l'ombre, je promenais, moi, très mélancoliquement, la tasse de thé qui vous est destinée. Je crains bien—la voici—qu'elle ne soit plus buvable.

Thérèse remercia d'un ton réservé qui n'encourageait pas la conversation. Du reste, madame Albine ne paraissait pas désireuse de s'imposer. Une fois sa petite constatation faite, elle re-